

Ces prises de notes sont personnelles : elles n'engagent que moi (a.b.).  
Les liens sont valides au 20 avril 2010.

Il existe un fichier pdf regroupant toutes les prises de notes, actualisé chaque mois (pas toujours !)  
Il permet grâce à la fonction **recherche avancée** d'Acrobat reader une lecture transversale à partir d'un nom ou d'une expression.  
<http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/entre-nous.html#notesjo>

## Mercredi 17 février 2010

*« Il y a d'un côté,  
telle que nous la trouvons en grec,  
la pleine union de la pensée avec le langage.  
De l'autre côté  
nous trouvons leur totale séparation, qui,  
comme nous l'avons constaté plus haut,  
a contribué essentiellement à la forme européenne de penser.*

*Dans l'attitude caractéristique de cette forme de pensée, le langage devient un  
objet extérieur, une chose qui "existe" comme existent d'autres choses. Et ce  
n'est peut-être qu'à la condition essentielle de se libérer de cette attitude, en  
reconnaissant sa relativité et sa limitation, que non seulement pourront être  
compris d'autres modes d'"être-au-monde", mais aussi que nous pourront faire la  
clarté sur nous-mêmes. »*

*« **Entre le subjectivisme radical des Temps Modernes**, qui a commencé avec  
une annihilation comme telle des formes de pensées incarnées dans les sons de  
la langue et une usurpation de la force intersubjectivement agissante de ces  
formes par le "sujet" lui-même, **et la forme de pensée grecque originaire**,  
dans laquelle le logos comme norme objective coïncide avec la chose (ce qui est)  
comme vérité objective, **se trouve une forme d'existence, dans laquelle la  
forme du langage devient un mode du comportement humain**, une "forme  
de commerce" — le mode sur lequel les hommes ont de manière privilégiée des  
relations les uns avec les autres, en tant qu'hommes. »*

**Johannes Lohmann**, « **Le rapport de l'homme occidental au langage** »,  
**Revue philosophique de Louvain**, tome 72, n°16,  
**novembre 1974, p. 729, 746.**  
(le 'gras' est dans l'original)

## Les annonces

>> Bergerac, 27 mars 2010, 24<sup>e</sup> Journée de psychothérapie institutionnelle  
(Fédération inter-associations culturelles) : *Devenir de la psychiatrie, de la  
pédagogie et du médico-social aux regards de l'histoire.*

>> Le Mans, avril-novembre 2010, *Folie et psychiatrie en Sarthe, 19/21<sup>e</sup> siècle*,  
soirée inaugurale (7 avril) : *La psychiatrie a-t-elle une histoire ?* Avec Jean Oury  
et Isabelle Bueltzingsloewen; Journée professionnelle (8 avril) : *Pratique de soins  
en psychiatrie : histoire et perspectives*, avec Jean Oury et Pierre Delion.

<http://histoire-psy.univ-lemans.fr/>

>> Blois, 26 février 2010, Journée de l'Association sur les problèmes de l'inceste.  
[http://www.psychanalyse-in-situ.fr/information/Inf\\_01.htm#f%C3%A9vrier](http://www.psychanalyse-in-situ.fr/information/Inf_01.htm#f%C3%A9vrier)

Titre de l'intervention de **Jean Oury** :

**« Inceste et jouissance bureaucratique »<sup>1</sup>**

« Est-ce qu'il y a des encore des annonces ? Il doit bien se passer des choses au  
mois de mars... »

*De la jouissance bureaucratique... à ... Staline...*

... Le 5 mars, c'est l'anniversaire de Jean Oury...

Et le 5 mars 1953, ce fut la mort de Staline...

Et le 5 mars 1871, ce fut la naissance de Rosa Luxembourg

<sup>1</sup>Sur la plaquette, le titre est « Inceste et jouissance institutionnelle »

## La panne

C'est par ce qui lui est arrivé au dernier séminaire hebdomadaire de La Borde (samedi 13 février 2010) qu'il tient depuis février 1971, que **Jean Oury** s'engage...

*La séance du séminaire de La Borde du 4 septembre 2004  
(1800<sup>e</sup> séance)  
filmée par Olivier Apprill, éditée en Dvd  
<http://lalbedo.free.fr/Prods/ouryweb.pdf>*

Ce samedi... « La panne ». Il ne savait plus quoi dire... Il ne savait plus rien du tout ! Il ne pensait plus à rien !... Alzheimer précoce ?!!...

« Ça fait une drôle d'impression, quand même ! »

« J'ai continué quand même... »

Faire des exercices, pour lutter contre le barrage de la timidité et pour pallier notamment à l'esprit d'escalier. Faire des exercices comme un pianiste ou un coureur cycliste.

En psychiatrie ou en psychanalyse, domaines où l'on « travaille du chapeau », il faut faire des exercices tout le temps, jour et nuit, même en dormant (Tosquelles) et pas « une heure par ci, une heure par là ».

Le séminaire du samedi soir est pour Jean Oury comme une ébauche de réflexion et un exercice pour parler... (« Parle, parle, parle ! Surtout sans rien préparer ! »)

D'habitude ça marche, mais ce samedi, ça a râté !

Pour tenter de comprendre ce qui lui était arrivé, et pour en arriver à parler d'un « deuil qui s'est prolongé jusqu'à maintenant », **Jean Oury**, pendant près d'un quart d'heure, devant (avec ?) nous est revenu sur l'événement le plus marquant de sa semaine : La venue à La Borde de **Raymond Bénévent**<sup>2</sup> pour les dernières relectures, vérifications et retouches à propos d'un livre à paraître sur **Fernand Oury**, son frère. Cela a entraîné de longues heures de travail et de lecture, épuisantes, qui ont « remué quelque chose » et ont entravé son exercice de parole (avec la crainte que ça ne marche pas non plus ce mercredi !... d'où cette « introduction » ! pour « situer un peu, remm..., faire tourner la manivelle, un peu ! »)

<sup>2</sup>[http://www.editions-eres.com/resultats\\_auteurs.php?ldAuteur=5433](http://www.editions-eres.com/resultats_auteurs.php?ldAuteur=5433)

**Jean Oury** est revenu sur les questions de fratrie, sur la place de **Fernand Oury** dans le mouvement de pédagogie institutionnelle, sur la plaine de Nanterre de son enfance (qu'il a déjà évoquée plusieurs fois au cours de cette année de séminaire).

[...]

## [Le hors-temps]

Pourquoi le **hors-temps**, cette année?

[...]

## [Explorer le zéro absolu]

*JO a souvent abordé la question.  
Cf. l'ensemble des prises de notes*

↑ Chez **Jacques Lacan**

► Une même ligne verticale où il met :

zéro absolu  
désir  
forclusion

*Cf. séance de juin 2008*

► Une « suite horizontale » où l'on retrouve **l'objet (a)**

Pour en arriver là, Jean Oury aura fait référence à

➤ d'un côté, quelque chose ... pas loin du *chaos*...

... et ce n'est qu'après qu'il y a...

- ▶ La logique **discordantielle**, ce qui permet qu'on puisse parler, continuer à dire n'importe quoi : le **passage** d'un stade à l'autre, en référence à...
- ▶ ...La logique de **Peano** (logique de la suite des nombres) (c'est là qu'on trouve l'objet *a*)
- ▶ Le « **potentiel** » (attention à ne pas chosifier !) ne vient qu'après ...

*cf. séance de juin 2008*

### ↳ « **L'avant ne vient qu'après** »

- ▶ Il n'y a pas d'*avant* en soi : Il faut d'abord une **possibilité** de le dire.
- ▶ S'il n'y a pas d'articulation, de discours, il n'y a pas plus d'avant qu'*après* !

*Le passage de l'oral à l'écrit ne contribue peut-être pas à clarifier les propos de Jean Oury !*

**Jean Oury** va ensuite revenir sur son « je ne sais pas quoi dire » en mettant en scène un interlocuteur qui lui répondrait « Bah! T'es dans le zéro ! ».

Au contraire, c'est en parlant qu'on est dans le zéro ! « Rien n'est pas zéro ! »

*JO me semble le premier étonné de ce qu'il vient d'énoncer...*

... « Je sais pas ce que ça donne... »

*Mais j'ai trouvé ça...*

**Jacques Lacan, Problèmes cruciaux de la psychanalyse, Séminaire 12, 1964-65, 7 avril 1965**

<http://staferla.free.fr>

« Ce que le latin *causa* a pris de poids à partir du jour où Cicéron traduit avec *causa* la grecque, c'est là le point tournant qui fait qu'à la fin, cette cause – qui est encore la cause juridique d'abord, la *causa latine* – en est venue à la fin à désigner la *res* : la chose, alors que la *res*, la chose, est devenue pour nous le mot **rien**. »

↳ Ne rien préparer pour parler, c'est aussi en rapport avec le zéro absolu...

## [ **Ne rien préparer pour parler : repartir à zéro** ]

- ▶ Chaque matin, repartir à zéro pour **reconstruire le monde**.
- ▶ Chaque matin, repartir à zéro pour **être disponible** dans la rencontre

### ↑ **Erwin STRAUS, Les « axiomes de la quotidienneté »**

Des choses qui nous paraissent évidentes mais qui posent des problèmes énormes. S'habiller, par exemple (en général, on ne réfléchit pas quand on s'habille...)

Les axiomes de la quotidienneté sont à la base de notre comportement.

Les « assouplissements » pour accepter les axiomes de la quotidienneté des autres qui dépendent d'un degré de collectivité particulier...

**Erwin STRAUS, *Du sens des sens* (1935) éd. J. Millon, 2000, p.232**

<http://www.millon.com/collections/philosophie/krisis/dusensdessens.html>

Cependant l'homme de science [...], reste confiné, comme parleur et comme observateur, à notre monde de tous les jours, sans doute mesure-t-il la radioactivité et compte-t-il les rayons cosmiques, mais il le fait à l'aide d'instruments qui s'allument devant ses yeux et qui résonnent à ses oreilles par intervalles dénombrables. En opposition totale avec la règle cartésienne de méfiance à l'égard des sens, l'homme de science agit avec une confiance naïve dans les données que ceux-ci lui fournissent. Nous avons dénommé ailleurs<sup>3</sup> "**axiomes de la vie courante**", les contenus de l'expérience sensorielle sur

<sup>3</sup>cf. E. Straus, « Die Aesthesiologie und ihre Bedeutung für das Verständnis der Halluzinationen », Arch. f. Psychiatr., 1949, 182.

lesquels repose le comportement pratique de l'homme à l'égard d'autrui, des animaux et des choses. Un examen plus approfondi des présupposés du monde de tous les jours acceptés tacitement comme évidents nous ouvrira vers la compréhension du sentir. »

Cf. dans l'ensemble des prises de notes, notamment celles d'octobre 2009.

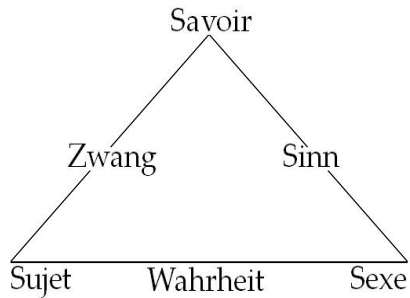
[...]

Différentes associations vont porter Jean Oury vers le triangle des 3 S de Lacan...

### ↑ Jacques Lacan, Le triangle des 3 S

Jacques Lacan, *Problèmes cruciaux de la psychanalyse*, Séminaire XII, 1964-65, 9 juin 1965 <http://stoferla.free.fr>

Croquis figurant dans la version sur le Net

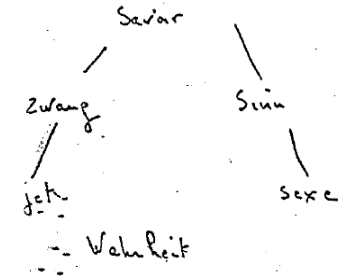


**Savoir**  
(jouissance de l'autre)

**Sujet**  
(de l'Inconscient)

**Sexe**  
(en tant que différence)

Extrait des sténotypes du séminaire disponibles sur le site de l'École lacanienne, 9 juin 1965 <http://www.ecole-lacanienne.net/bibliotheque.php?id=13>



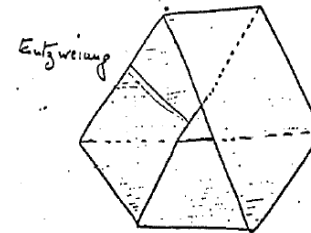
**Zwang**  
rapports entre :Sujet/  
accumulation capitaliste du Savoir

**Sinn**  
sens

**Wahrheit**  
vérité

### ↑ August Ferdinand Möbius : La bande

Pourquoi Lacan a-t-il fait un dessin en insistant que c'était une bande de Möbius courbée 3 fois ?



Et il avait mis un mot très important : « Entzweiung »

Ça veut dire : mélanger, traverser, mais en même temps...

J'ai trouvé :  
**Entzweiung** : division, scission, dissociation,  
dissension, déchirement  
**Zwei** : deux  
**Entzwei** : cassé, brisé, en morceaux  
**Zwang** : contrainte  
**Zwingen** : forcer

Une bande de Möbius, est une représentation figurale où, quand on en fait le tour, on peut se retrouver au même point sans avoir traversé le bord de la bande. C'est sa définition même.

Mis à part sa représentation spatiale, l'essence de la bande de Möbius serait peut-être cette logique particulière où l'on est d'un côté tout en étant de l'autre, sans passage, sans être « dédoublé ».

Il faudrait vérifier auprès de **Michel Balat**.

Un processus logique qui permet de penser deux choses en même temps.

Jacques **Lacan**, *Problèmes cruciaux de la psychanalyse*,  
Séminaire 12, 1964-65, 10 mars 1965

« ... pour qui est sur la bande, il n'y a ni endroit ni envers. Il n'y a endroit et envers que quand la bande est plongée dans cet espace commun où vous vivez, ou tout au moins vous croyez vivre.

Il n'y aurait donc pas de problème vis à vis de ce qui peut se situer sur cette surface, pas de problème d'endroit ni d'envers et rien qui permette de la distinguer d'une bande commune de celle qui est, par exemple, la bande qui me servirait de ceinture. Je n'aurai pas la malice de donner cette torsion finale.

Néanmoins, il y a dans cette bande des propriétés, non pas extrinsèques mais intrinsèques, qui permette à l'être — que j'ai supposé y être limité par son horizon, c'est le cas de le dire — qui lui permette quand même, de repérer qu'il est sur une bande de Möbius et non pas sur sa ceinture de corps.

C'est ceci, qui se définit en ce que la bande de Möbius n'est pas orientable.

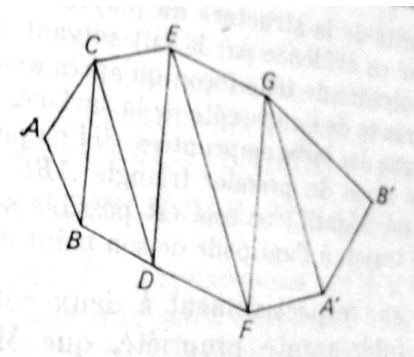
Ce qui veut dire que si le supposé être qui se déplace sur cette bande de Möbius, part d'un point en ayant repéré dans un certain ordre, son horizon, a,

b, c, d, e, f (mettez autant de lettres que vous voulez) s'il fait un mot dans un certain sens — c'est la façon la plus rigoureuse, en l'occasion, de définir l'orientation — s'il poursuit son chemin sans rencontrer aucun bord, revenant au même point pour la première fois, il trouvera l'orientation opposée : le mot se lira d'un façon palindromique, dans le sens exactement inverse. »

August Ferdinand **Möbius**,  
in Jean-Claude **Pont**,  
*La topologie algébrique des origines à Poincaré*, Puf, 1974  
[http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rhs\\_0151-4105\\_1976\\_num\\_29\\_1\\_1382](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rhs_0151-4105_1976_num_29_1_1382)

« On peut se faire une idée très claire de la grande diversité des zones de ce genre à l'aide d'une feuille de papier coupée en forme de rectangle  $ABB'A'$ . Plions d'abord cette feuille de façon que  $AB$  reste constamment parallèle à lui-même, jusqu'à ce que  $A$  se confonde avec  $A'$  et  $B$  avec  $B'$ ; on obtient une zone à deux côtés ayant comme frontière les arêtes circulaires  $AA'$  et  $BB'$ . En second lieu, on amène  $A$  en coïncidence avec  $B'$  et  $B$  avec  $A'$  en tenant le segment  $AB$  fixe et en faisant subir à  $A'B'$  une rotation de 180 degrés. Cette surface a une seule frontière et un seul côté, car on peut la peindre entièrement sans traverser la frontière. »

(Möbius, p. 108, extrait du § 11 de « La détermination du volume d'un polyèdre ou la genèse de la notion de surface à un côté »)



« Soit  $n$  points  $A, B, C, D, \dots, M., N.$  formant la suite périodique...  $MNABCD\dots$ , qui détermine une zone composée de  $n$  triangles  $ABC, BCD, \dots, MNA, NAB$ .

Coupons cette dernière le long de l'arête  $AB$  et étendons la figure obtenue sur un plan, de manière à avoir une suite de  $n$  triangles. Comme les points  $A$  et  $B$  appartiennent aussi bien au premier triangle qu'au dernier, nous représenterons les extrémités de celui-ci par  $A'$  et  $B'$ . Les  $n$  triangles formeront alors un polygone à  $n + 2$  arêtes, dont la suite des sommets sera  $AB, \dots, B'A'$ ... lorsque  $n$  est pair, et  $AB\dots A'B'$ ... dans le cas contraire.

À partir de ce polygone, on reconstitue la zone initiale en faisant coïncider  $A$  avec  $A'$  et  $B$  avec  $B'$ . De cette façon, lorsque  $n$  est pair, le périmètre de la zone est constitué par deux polygones disjoints ayant  $\frac{1}{2} n$  côtés chacun, tandis que, lorsque  $n$  est impair, la zone est limitée par un polygone à  $n$  côtés. »

(Möbius, p.108-109, extrait d'un texte figurant dans les papiers de Möbius et publié dans le tome 2 de ses œuvres)

« Lorsque  $n$  est pair,  $A$  et  $A'$  se trouvent sur la même ligne et il n'y a pas de torsion. Lorsque  $n$  est impair,  $A$  et  $A'$  ne se trouvent pas sur la même ligne et il y a torsion. » (Pont, p. 109)

*Cf. en fin de ces prises de notes  
d'autres éclaircissements sur Möbius et sa bande.*

**entre le Sexe et le Savoir : Sinn**  
Le Sens, pas la Signification<sup>4</sup>  
**entre le Sujet de l'Ics et le Sexe : Wahrheit, la vérité**

Jacques **Lacan**, *Problèmes cruciaux de la psychanalyse*,  
Séminaire XII, 1964-65, 16 juin 1965

« ... cette bande trois fois repliée sur elle-même, ce ruban de Möbius, je veux dire sa demi torsion fondamentale, constitue sa propriété topologique, ce qu'il

<sup>4</sup>J'ai ouvert une page sur le site *Ouvrir le cinéma*, afin de travailler ce leitmotiv de Jean Oury : « Sinn, Le Sens, pas la Signification, Bedeutung »  
<http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/style/atable/sens/sens.html>

recèle **d'Entzweiung**, justement en ceci qu'il n'y a pas deux surfaces, que la même surface venant à se rencontrer elle-même étant son envers, c'est cela qui est le principe de l'Entzweiung, bien sûr c'est en tous les points du ruban de Möbius qu'elle peut se manifester.

Et c'est bien ce que nous touchons dans l'expérience quand nous voyons que le signe à savoir ce qui fait la puissance de l'expérience analytique, ce qu'elle a introduit dans le monde de ce quelque chose d'essentiellement ambigu, où nous reconnaissons que, au niveau le plus opaque d'une chaîne signifiante, quelque chose, ce quelque chose qui fait sens – s'est toujours, plus ou moins pris, dans cette bipolarité encore irrésolue, qui est celle qui émane du sexe et cela qui, en tout cas, y fait sens.

Mais n'ai-je pas aussi commencé l'année en vous montrant que cette nature du sens est exactement celle du « pas de sens », que plus, ce que nous pouvons essayer d'articuler, de former, de conjindre, des signifiants à la seule condition d'y respecter un minimum de structure grammaticale, fera ce « pas de sens » et en manifestera d'autant plus le relief et l'originalité.

le **Sinn** est foncièrement marqué de la fissure de l'**Unsinn** et c'est là qu'il surgit dans sa plus grande pureté. Et alors, où trouverons nous ce qui y correspond de cette ligne magique, fuyante et idéale qui est partout et nulle part cette ligne de l'Entzweiung dans le lieu de liaison du sujet au sexe que nous avons appelé le **Wahrheit**.

Car c'est cela dont il s'agit dans l'analyse.

Si le **Sinn**, si ce qui est sens, est interprétable, tient au **sujet** du côté du **savoir**, dans les achoppements du discours, dans le trébuchement du signifiant, le signifié qui vient ainsi, vient d'ailleurs, il vient ici par en-bas, non pas par le détour du savoir, par ce rapport direct du sujet avec l'être sexué. Où est alors ici la division ? Est-ce que j'ai besoin devant des psychanalystes de l'appeler par son nom ? Quelle est l'expérience à quoi la psychanalyse nous conduit et que définit le rapport du sujet avec le sexe, si ce n'est que, quel que soit le sexe de ce sujet, ce rapport s'exprime de cette façon singulière, qui est celle que nous appelons la castration. »

► « **Tu n'iras pas plus loin que là où tu en es** »

Et dans cette façon de parler sans préparer...

Jean Oury en vient à citer de mémoire le conseil de Lacan... « Tu n'iras pas plus loin que là où tu en es »

« Je n'irais pas plus loin que là où j'en suis... Alors, j'arrête... »

Jacques Lacan, *Problèmes cruciaux de la psychanalyse*,  
Séminaire XII (1964-1965), 9 juin 1965  
<http://staferla.free.fr>

« Mais comment établir le rapport de cette vérité du sujet, avec ce que la construction de la science nous a appris à reconnaître sous ce nom ?

Ne renvoyons pas ici notre confraternel partenaire au décevant périple qu'au mieux son cursus secondaire, d'être français, lui a fait parcourir sous le nom de philosophie, voire à l'épistémologie déjà poussiéreuse qu'il en a pu retenir. Et ceci simplement parce que FREUD a introduit sous le nom d'inconscient dans notre expérience, l'ordre de faits qui ouvrent à la question ainsi posée, son chemin expérimental.

C'est ici que notre audience prend corps avec notre propos, et nous allons dire de qui nous voulons le faire entendre : de ceux-là même à l'endroit de qui, les tenants de l'expérience analytique n'ont su jusqu'alors, faire état que de son caractère incommunicable, pour ceux qui ne l'ont pas partagé sauf, aux dernières nouvelles, à étaler ce mystère — sur ce mystère — la tarte à la crème mal digérée des fonctions de la communication en y joignant quelques mômeries sur la relation médecin-malade.

Car notre propos est que la psychanalyse soit soumise à une recherche qui porte sur ses procédés et jusque dans ses errances, trouve à articuler ses limites, autrement dit une recherche qui en dégage ce qui s'appelle la structure.

Pour le contrôle d'un tel travail, nous en appelons à tous ceux pour qui la notion de structure a, dans leur science respective, son emploi. Nous en attendons en outre, qu'avec nous, de ce travail ils déduisent les conditions de formation grâce à quoi un psychanalyste sera propre à conduire une analyse. C'est dans ce moment, que notre dialogue exemplaire avec le médecin trouve son pathétique.

**“Prends garde, toi qui as ouvert ce livre parce que tu rêves de devenir psychanalyste ! Car la psychanalyse ne vaudra que ce que tu vaudras quand tu seras psychanalyste, elle n'ira pas plus loin que là où elle a pu te conduire”.**

C'est de cette référence de la psychanalyse comme science avec ce qui,

effectivement, peut être réalisé de ce certain rapport lié à une certaine place de la résurgence de la vérité dans la dialectique moderne du savoir, c'est de là, que dépend... contrairement à ce qu'il en est de l'idée de PLATON ... que dépend ce qu'il en est effectivement de ce dont nous pouvons parler sous le nom de psychanalyse.

↑ Jacques Lacan, la « passe »

Jean Oury se souvient de Jacques Lacan parlant de ses séminaires : « Quand je fais un séminaire, c'est ma passe »

Quand Lacan, a inventé, les « cartels ».

La tentative de faire des cartels à La Borde (1975) n'a pas duré.

Et puis, la « passe ». Un drôle de mot.

Quand l'analysant veut devenir analyste.

Le « passant » va voir des « passeurs » pour travailler la question.

... Ça peut durer longtemps...

Des membres élus — le jury d'agrément (dont Oury a fait partie) — convoque le « passeur »

Mais Jean Oury s'est insurgé quand un jour il a entendu des affabulations d'un passeur sur un passant (une passante) qu'il connaissait.

Il avait soulevé la question difficile de la critique des témoignages.

Une dimension difficile à exprimer : comment être psychanalyste ?

Lorsque Lacan disait devant son public : Quand je fais un séminaire, c'est ma passe...

Il inventait devant un public de « passants » qui émettaient des « opinions » de « passeurs » (par ex : 'tiens, c'est pas mal ce qu'il vient de dire'... ou bien... 'on comprend pas ce qu'il raconte'...)

Ce que Jean Oury est en train de faire là, devant nous, c'est un jugement de « passeur » vis à vis des séminaires de Lacan.

Et s'adressant à nous, ils s'interrogent sur notre position : « Vous êtes tous des... je sais pas quoi !... des "passeurs"... et moi, je suis... un "passant" ! ... je raconte des histoires, vous pouvez juger des tas de trucs ! Vous avez votre avis ! Peut-être qu'il faudra vous réunir tout à l'heure ou demain !... pour dire : 'ça va, ça va

pas' ... un jugement, quoi ! Un jugement ça va pas plus loin... »

Mais alors, est-ce qu'il a fini sa « passe » s'interroge JO ?...

*Quelques textes sur la « passe »*

<http://pagesperso-orange.fr/espace.freud/topos/psych/psysem/semin.htm>

- Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École, J.Lacan, (Scilicet, 1969)
- Proposition de la passe, dite 1ère version prononcée le 9 oct 67 ;
- Note sur le choix des passeurs : remarques précieuses formulées en 1974 par Lacan sur ce dispositif de la passe et des passeurs qu'il essaye d'élaborer et de mettre en place depuis sa proposition sur la passe du 9 octobre 67 ;  
<http://www.ecole-lacanianne.net/presentation-passe.php>  
<http://www.causefreudienne.net/index.php/passe/la-procedure-de-la-passe>

## [ Repartir à zéro : la rencontre ]

- ▶ Qu'est-ce qui est en question quand  
« je rencontre » ?
- ▶ écouter, ça veut dire quoi ?

Jean Oury, « **Présence, émergence et semblant dans la clinique des psychoses** », in Paul Jonckheere (éd.), *Passage à l'acte, De Boeck université, 1998, p. 226*

Intervention au Colloque européen de phénoménologie clinique, Bruxelles, 18 mars 1993

[http://books.google.fr/books?id=n0Jq\\_Ww\\_-5MC&lpg=PA19&dq=le%20contact%20%20paul%20jonckheere%2C%20de%20boeck&pg=PP1#v=onepage&q&f=false](http://books.google.fr/books?id=n0Jq_Ww_-5MC&lpg=PA19&dq=le%20contact%20%20paul%20jonckheere%2C%20de%20boeck&pg=PP1#v=onepage&q&f=false)

« Une des études les plus précises à ce point de vue, je l'ai lue, grâce à Jacques Schotte, dans la traduction qu'il a faite, avec Michel Legrand, d'un texte de Johannes Lohmann sur « le rapport de l'homme occidental au langage »... Lohmann parle très bien de la *tuchè* et de son articulation avec le *lekton*. L'articulation *tugkanon/lekton* : l'objet pensé-et-l'objet dit, dans le *lekton* ; et l'objet réel dans le *tugkanon*.

*Tuchè*, je l'emploie également à partir de l'élaboration de Lacan, et en particulier dans le séminaire XI sur les quatre concepts; il y reprend, à sa manière, des réflexions autour de 'tuchè' et 'automaton'. La *tuchè* : la rencontre, la bonne ou mauvaise fortune. Il insistait beaucoup sur le fait que la vraie rencontre met en question le réel (non la réalité). Il y aura donc un pli, un sillon dans le réel, plus qu'une trace. C'est le réel de la rencontre qui va modifier l'existence. C'est dans ce sens que je parlais de l'événement tout à l'heure. Il s'agit, comme le dit Heidegger, de « das Ereignis ereignet », de l'événement qui advient. Mais pour qu'il y ait de l'Ereignis, il faut qu'il y ait de la désappropriation : non pas du 'donné', mais du donné sauvage, afin qu'il puisse y avoir donation. L'événement adviendra par la *tuchè*.

En effet, ce qui nous intéresse (inter-esse) dans la relation avec le psychotique, c'est de faire en sorte qu'il y ait possibilité de rencontre. Sinon, on reste dans une sorte de négligence, ou de méconnaissance...

Mais il faut commencer par faire une « greffe d'espace » afin qu'il soit quelque part. Et l'espace, c'est par la rencontre que ça se crée. La rencontre est donc une sorte de nécessité « technique » (au sens originaire de *tekne*), un élément basal de toute pratique psychothérapique. C'est dans ce sens là que je parle de « *tuchè* »; c'est aussi dans ce sens que je soulignais tout à l'heure la nécessité d'être dans un état de réduction phénoménologique schizophréniforme, afin d'éliminer tout artefact, pour être là, dans l'apparaître, en accord avec l'autre. »

Jean Oury va reprendre très rapidement le fil de cette thématique à partir de

## ↑ *tuchè*, *tugkanon*, *lekton*

➔ Johannes Lohmann

Le *lekton*, un terme emprunté aux **Stoïciens**, c'est (rapidement dit), ce qui permet de dire.

Michel Balat, « **Les Stoïciens** »  
<http://balat.fr/Les-Stoiciens.html>



Entre *Tugkanon* et *Lekton*, c'est seulement là, selon **Johannes Lohmann**, que l'on peut parler de **l'objet**

**Johannes Lohmann**, « **Le rapport de l'homme occidental au langage** », *Revue philosophique de Louvain*, tome 72, nouvelle série, n°16, novembre 1974. <sup>5</sup>

« En grec la vérité consiste dans la présence, l'être-présent de l'être même (qu'Aristote nomme *prôteron*). Elle a de tout autres qualifications que la vérité comme relation à ce qui est (qu'il s'agisse d'une relation du "jugement" ou du "comportement" en général). La présence de l'être même est constamment exposée à la "déchéance", et plus précisément selon deux aspects ou dimensions, dans lesquels les deux aspects de l' "objectivité" et de la "subjectivité" se reflètent, réfractés de manière singulière, dans cette tout autre forme de connaissance. Ce qui "est" est exposé, d'une part à l'instabilité du "devenir" [...], et d'autre part à l'illusion du "paraître". Que ces deux modes de l'amoindrissement d'être sont effectivement pensés en grec à partir de l'être, comme "formes de l'être", même s'il s'agit de formes d'un rang inférieur, c'est ce que montrent les deux verbes d'être *phainô* "être par hasard" et *phainô* "être dans l'ombre", qui caractérise peut-être mieux la mentalité particulière de la "forme de pensée" grecque originaire que ne peuvent le faire de longs développements » (p.748)

<sup>5</sup>Voici le résumé figurant à la fin de l'article, p. 765 :

« Le but de l'auteur est de repérer les transformations qui s'opèrent dans la conscience humaine entre l'époque grecque "originaire" et l'époque moderne. De l'avis de l'auteur, ces transformations de la conscience s'expriment par excellence dans le rapport de l'homme au langage. À l'époque grecque originaire, pensée, langage et être sont encore unis, alors qu'à l'époque moderne — ainsi qu'en témoignent les œuvres de Luther, Descartes et Locke — ils viennent à se dissocier, dans un processus peut-être déjà préfiguré dans le latin, voire le grec hellénistique : l'être humain apparaît comme sujet délié du langage ; il exprime dans un langage désormais manipulable (et qui se donne ainsi comme "langage" au sens propre) la pensée qu'il a formée en esprit, à propos d'un réel lui-même objectivé. Diverses formes de cette conscience humaine du langage sont analysées sur base de documents linguistiques, relevant entre autres de la pensée historique et philosophique (Thucydide, Polybe, Aristote, Cicéron, Kant, ...)

« Le temps concret, rempli, qu'indiquait originairement *kairos*, est donc devenu ici le schéma temporel vide de la succession des moments, [...] Mais quel est le rapport du schéma du temps "vide" et de la conception, qui lui est liée, de la causalité comme "suite" extérieure avec le développement de la subjectivité et l'affranchissement de la pensée par rapport au langage ? Le temps vide, le temps comme "schéma" de la succession des moments, est la pure "auto-affection" du "sens interne" (Kant) et donc de la pure "subjectivité". En lui le moi et l'objet (singulier !) sont identiques. Ce qui signifie à la fois qu'en lui le moi s'est détaché, libéré des objets (pluriel !). Mais le moi est en même temps le "sujet", le substrat ( *hypokeimenon* ) de la "pensée" et du "discours". Le schéma nivelé, vidé du temps concerne donc pareillement la pensée et le langage. En lui le moi pensant et en même temps le discourant s'enlève des choses, qui par là deviennent pour lui des "objets", ce que le *phainô* grec n'est pas encore, mais bien la *res latine*. [...] Mais ce qui au départ ne se sépare pas encore, c'est l'objet pensé et l'objet "dit", qui sont précisément réunis dans le *phainô* stoïcien, et opposés au *phainô*, à l'objet réel. » (p. 751)

Sur Johannes Lohmann, *le Lekton*, cf. prises de notes de juin 2007, mars, avril et octobre 2008, septembre 2009

➔ Jacques Lacan

**Jacques Lacan, Les quatre concepts fondamentaux 12 février 1964 (Tuchè et Automaton)**

La vraie rencontre, la rencontre impossible :  
« Père, ne vois-tu pas que je brûle »  
cf. les séances précédentes

**Jacques Lacan, Les noms du Père, 20 novembre 1963**

<http://pagesperso-orange.fr/espace.freud/topos/psych/psyssem/nondup/nomsdup.htm>

Jean Oury rappelle le séminaire de Lacan de novembre 1963, consacré à un commentaire de *Crainte et Tremblement* de Søren Kierkegaard. Mais il n'y a malheureusement pas eu de suite après le déplacement du séminaire à L'ENS, rue d'Ulm.

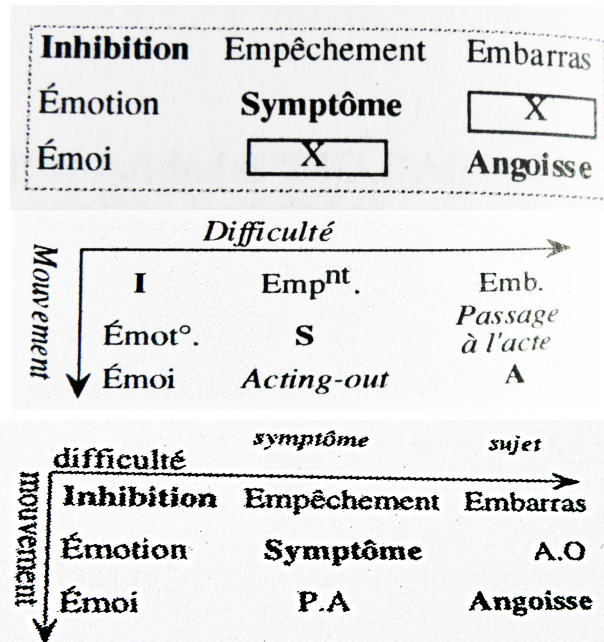
Søren **Kierkegaard**, *Crainte et tremblement* (1843),  
Rivages Poche, 2000  
[http://fr.wikipedia.org/wiki/Crainte\\_et\\_tremblement](http://fr.wikipedia.org/wiki/Crainte_et_tremblement)  
[http://www.payot-rivages.net/livre\\_Crainte-et-tremblement-Soren-Kierkegaard\\_ean13\\_9782743605872.html](http://www.payot-rivages.net/livre_Crainte-et-tremblement-Soren-Kierkegaard_ean13_9782743605872.html)

Le plus proche de Lacan, pour Jean Oury, c'est Kierkegaard

*Sur tout ce qui suit,  
cf. les prises de notes de novembre 2007,  
ainsi qu'octobre 2007, novembre 2005*

Jacques **Lacan**, Séminaire X, *L'Angoisse* (1962-63), Seuil, 2004

**La matrice à 9 cases** (extraits du séminaire, version M. Roussan)



Quand l'angoisse vient 'titiller', 'travailler', l'inhibition, c'est là qu'il y a une possibilité d'ouverture. Et on en sort (de l'inhibition, à condition que ce soit travaillé par l'angoisse)

➔ Jean **Oury**

## L'angoisse – l'embarras

À ce schéma JO a rajouté une courbe de l'angoisse à l'embarras (« brancher l'angoisse sur l'embarras), à condition que ça tienne, ça fait une production de concepts. Ça évite le passage à l'acte.

Jean Oury reconnaît, « honnêtement », qu'il a été influencé par un exposé de **Pierre Kaufman** sur l'inhibition, lors d'un congrès de Lacan à Strasbourg (1976)

Ce qu'il en a retenu :  
« A quel niveau y a t-il production, création de concepts ? Au niveau de l'embarras. »

Mais pour cela il faut quelque chose qui « remue », d'où le lien fait par Jean Oury avec l'angoisse.

Un concept qui vient d'*ailleurs*, c'est pas sérieux, il faut passer par l'angoisse et par le paradoxe absolu.

## ↑ Le paradoxe absolu

**Le paradoxe absolu** : ce qui n'est pas démontrable, pas évident, c'est *comme ça*.

➔ Søren **Kierkegaard**, *Le concept de l'angoisse* (1844)

Søren **Kierkegaard**,  
*Miettes Philosophiques. Le concept de l'angoisse*, Tel, Gallimard  
[http://www.amazon.fr/gp/product/images/2070719618/ref=dp\\_image\\_0?ie=UTF8&n=301061&s=books](http://www.amazon.fr/gp/product/images/2070719618/ref=dp_image_0?ie=UTF8&n=301061&s=books)  
*Post-scriptum aux miettes philosophiques*, Ellipses  
[http://www.editions-ellipses.fr/fiche\\_detaille.asp?identite=4844](http://www.editions-ellipses.fr/fiche_detaille.asp?identite=4844)

« Pour pouvoir être débarrassé des scories de l'histoire, des préjugés, de l'esthétisme ('la sphère **esthétique**', écrit Kierkegaard. Cf. don Juan, Faust, ...) et en même temps, passer à travers la sphère **éthique**, pour être à la sphère '**religieuse**', pas n'importe laquelle ! C'est pour ça qu'il distinguait les religieux A et les religieux B (cf. *Post-scriptum*) »

C'est le mouvement de la foi (mais il faut dépasser ça, restons laïques !)

➔ Il s'agit de passer dans un **autre niveau logique** qui n'est pas justifiable par la quantité d'arguments, esthétiques ou éthiques.

C'est le **saut absolu**.

Il faudrait rapprocher ces positions de celles de **Baruch Spinoza**

Dans le paradoxe absolu, on est **en prise** avec l'autre sur un plan de respect absolu, non pas en le respectant, mais en étant dans une certaine position... difficile à définir en trois mots.

C'est à partir de l'angoisse que vient ce brancher ce que **Kierkegaard** appelle le **sérieux**

*cf. prises de notes d'octobre 2007 (citation de K.)  
décembre 2007, mai 2008.*

Une allusion de Lacan qui serait déjà Kierkegaardienne...

**Jacques Lacan, Séminaire X, L'Angoisse (1962-63), Seuil, 2004**

« Aussi bien, peut-on remarquer que le dernier venu, et non des moins grands, Monsieur Sartre, s'emploie tout expressément, ce cheval, à la remettre non seulement sur ses pieds mais dans les brancards de l'histoire. C'est précisément en fonction de cela que Monsieur Sartre s'est beaucoup occupé, beaucoup interrogé sur la fonction du sérieux. Il y a aussi quelqu'un que je n'ai pas mis dans la série...

[...]

...il y a Heidegger. [...] L'être pour la mort, pour l'appeler par son nom, qui est la voie d'accès par où Heidegger, dans son discours rompu, nous mène à son interrogation présente et énigmatique sur l'être de l'étant, je crois, ne passe pas vraiment par l'angoisse. »

(14 novembre 1962, p.13-14, version de Michel Roussan)

«... de ce qu'est proprement la conquête freudienne, et que c'est nommément ceci, c'est que si l'homme est tourmenté par l'irréel dans le réel c'est que dans l'irréel, il serait tout ç fait vain d'espérer s'en débarrasser pour la raison qui est : ce qui, dans la conquête freudienne, est bien justement l'inquiétant, c'est que dans l'irréel, c'est le réel qui le tourmente.

Son souci, Sorge, nous dit le philosophe Heidegger. Bien sûr, mais nous voilà bien avancés. Est-ce là un terme dernier, qu'avant de s'agiter, de parler, de se mettre au boulot, le souci est présupposé ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Et ne voyons-nous pas que nous sommes déjà, là, au niveau d'un art du souci : l'homme est évidemment un gros producteur de quelque chose qui, le concernant, s'appelle le *souci*. Mais alors j'aime mieux l'apprendre d'un livre saint, qui est en même temps le livre le plus profanateur qui soit, qui s'appelle *L'Écclésiaste*. [...]

(19 décembre 1962, p.65-66, version de Michel Roussan)

Le paradoxe absolu, ça serait donc, d'un point de vue logique, de brancher l'angoisse sur l'embarras...

— « Ah, il est déjà embarrassé comme ça, si tu lui fous de l'angoisse en plus !

— Justement !, il ne s'agit pas de l'aider !

Cette question du paradoxe absolu serait comme un des maillons d'un processus analytique (non pas : « Attends, on va t'expliquer ... maintenant t'as compris, t'es guéri ! »)

Il n'y a pas d'explication « rationnelle », au sens traditionnel, c'est quelque chose de l'ordre du sérieux.

➔ Une notion existentielle

## ↑ Distinguer : passage à l'acte et acting out

Pourquoi mettre le sérieux avec le paradoxe absolu, avec ce qui n'est pas articulable sur le plan de la logique ordinaire ?

Il n'y a pas de recette.

On ne peut pas prouver. Et pourquoi ?... l'angoisse... mais c'est le chemin...

Le paradoxe absolu : De l'angoisse à l'embarras. Ça se casse la gueule souvent, et on arrive au passage à l'acte. Mais avec un peu de temps, il peut y avoir des **acting out**.

### Jacques Lacan, Séminaire X, *L'Angoisse* (1962-63)

Dans ce séminaire, Lacan fait la distinction entre passage à l'acte et acting out (approche amorcée en 1958)

Dans l'acting out...

... il y a une **structure** qui est la même que celle du **fantasme** :

*sur le fantasme,  
reprenre toutes les  
prises de notes*

Une **scène délimitée** où il y a une articulation complexe entre le sujet de l'Œs et ce qu'il en est du désir, la trace du désir : l'objet (a)

**\$ ◇ a**

*Sur les mathèmes de Lacan*

[http://www.freud-lacan.com/articles/article.php?url\\_article=mdarmon300792](http://www.freud-lacan.com/articles/article.php?url_article=mdarmon300792)

Le fantasme est plutôt caché (« on se le garde ! »)

l'acting out est un fantasme à ciel ouvert, articulé, pour qu'on intervienne.

C'est une demande d'interprétation.

Par exemple :  
dans une collectivité, un malade casse une fenêtre.

- Certains vont l'interpréter comme passage à l'acte, sans explication particulière
- d'autres vont l'interpréter comme acting out

Ceux-là reprennent la vie quotidienne récente (*c'est moi qui dit ça comme ça*) : une visite de la famille qui ne s'est pas très bien passée. Il a cassé la fenêtre pour qu'on intervienne, pour qu'on puisse lui expliquer : salaud! T'as cassé la fenêtre ! Et qu'il ait la possibilité de s'expliquer (« t'as pas vu ce qu'ils m'ont dit quand ils sont venus ! »)

Il avait envie de leur casser la gueule mais il a cassé la fenêtre !

➤ Dans l'acting out, c'est **articulé**, ça se passe sur une scène

➤ Au niveau du passage à l'acte, « ça tombe dans le trou du souffleur ! »

### ↑ **La scène du fantasme**

la scène de fantasme héritée de **Gustav Fehner**.

C'est du même ordre que la scène du rêve.

[http://fr.wikipedia.org/wiki/Gustav\\_Fehner](http://fr.wikipedia.org/wiki/Gustav_Fehner)

Chez des psychotiques graves, il y a détérioration de la scène du fantasme.

Pour y avoir accès, l'opérateur logique : le concept de transfert

### ↑ **Le concept de transfert :**

## **opérateur logique de la scène du fantasme**

### ➤ **Gisela Pankow, Les greffes de transfert**

*Cf. l'ensemble des prises de notes*

Faire des greffes de transfert chez des personnalités dissociées pour que, à un certain moment, ça se délimite .

« On arrive à la base de la personnalité avec laquelle on pourra ensuite parler, quitte à ce que ça rechute ... » Il faudra alors remettre ça...

C'est à partir du fantasme qu'on peut vivre 'avec'... si l'avec est menacé, s'il n'y a pas suffisamment de **délimitation**, comme le fantasme, avec les autres ça se mélange un peu trop...

➔ On ne peut pas articuler la matrice à 9 cases, sans mettre en question pour la faire fonctionner, le transfert.

Tout cela a été exploré finement par

**Pierre Delion**, *L'enfant autiste, le bébé et la sémiotique*  
**Puf, 2000.**  
(sa thèse)

[http://www.puf.com/wiki/Autres\\_Collections:L%27enfant\\_autiste%2C\\_le\\_b%C3%A9b%C3%A9\\_et\\_la\\_s%C3%A9miotique](http://www.puf.com/wiki/Autres_Collections:L%27enfant_autiste%2C_le_b%C3%A9b%C3%A9_et_la_s%C3%A9miotique)

et

**Michel Balat**,  
*Fondements (des) sémiotiques de la psychanalyse.*  
*Peirce après Freud et Lacan, suivi de Logique des mathématiques de Ch. S. Peirce, 2000.*  
(sa thèse de 1986)

<http://www.editions-harmattan.fr/index.asp?navig=catalogue&obj=livre&no=8778>

De tout ce dont vient de parler Jean Oury, il dit que c'est le minimum. Dans la pratique c'est bien plus compliqué que ça.

➔ **Repartir à zéro chaque matin**

➔ **« Tu n'iras pas plus loin que là où tu en es »**

Je comprends que ce qui est en question ne se résout pas dans une accumulation de savoir.  
**ça se remplit pas avec des mots**, dit-il...,  
ni même avec l'action.

C'est à un autre niveau :

**[ « Que fais-tu de ton angoisse ? » ]**

Aller chercher des savoirs ? (La logique, chez Leibniz, Malebranche, Rousseau, Spinoza, ... oh, la la ...)

Ça ne sera qu'une pirouette pour échapper...

Ça ne résoudra pas qu'un samedi soir Jean Oury ne peut plus rien dire !

Que faire ? Ne rien dire ? C'est pire !

« Parle un peu, dis n'importe quoi, ne cherche pas trop à raisonner »

« Je fais ma passe, dit Jean Oury, mais quel est mon passeur, ils sont tous morts, ces imbéciles ! »

## [ Le hors-temps ]

C'est sur un mode logique qu'il faut l'approcher...

► Le temps n'enveloppe pas tout (il ne faut pas être naïf)

## [ Boîte à outils ]

Dans la **Spaltung**, à quel niveau ça se casse ?

### ↑ Au niveau du narcissisme originaire

Jacques **Schotte**

Jean Oury dit que c'est ce que Gisela Pankow appelle : le corps, non pas le Körper mais le Leib.

Gisela **Pankow**

### ➔ Le processus d'incarnation

(Le côté un peu 'curé' chez Pankow)

Sigmund **Freud**

### ➔ L'identification primordiale

Le représentant de l'identification primordiale, on peut dire que c'est le mythe du torero, le toreador, l'homme soleil.

La pire des choses pour un torero c'est de plier le genou. Il est disqualifié...

Ce qui ne va pas dans le corps du schizophrène c'est de l'ordre d'une difficulté d'incarnation.

C'est une dissociation au niveau du corps ! Et pas le corps qu'on voit ! C'est bien plus compliqué que ça !

D'où les effets de troubles des axiomes de la quotidienneté.

*Cf. notamment,  
les prises de notes de décembre 2006*

## ► Remise en questions des habitudes logiques

L'accès à tout ça nécessite une remise en question des habitudes logiques.

Ne pas se laisser « fasciner » par le « temps qui passe ». Le temps est une notion très relative. (*c'est ma façon de synthétiser*).

Il faut remonter jusqu'à Guillaume d'Ockham et Marsile de Padoue pour travailler tout ça.

**Jeannine Quillet**, *Les clefs du pouvoir au Moyen-Âge*, Flammarion, 1971  
[http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/bec\\_0373-6237\\_1973\\_num\\_131\\_2\\_449967\\_t1\\_0635\\_0000\\_3](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/bec_0373-6237_1973_num_131_2_449967_t1_0635_0000_3)

**La philosophie politique du Songe du Vergier. Sources doctrinales, Vrin, 1977**

[http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/bec\\_0373-6237\\_1973\\_num\\_131\\_2\\_449967\\_t1\\_0635\\_0000\\_3](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/bec_0373-6237_1973_num_131_2_449967_t1_0635_0000_3)  
« Universitas populi et représentation au XIV<sup>e</sup> siècle »  
<http://balat.fr/JEANNINE-QUILLET-UNIVERSITAS.html>

## [ Boîte à outils ]

↑ **Le hors-temps logique** est en rapport avec la structure, le zéro absolu...

... le point central du narcissisme originaire c'est là que c'est éclaté dans la schizophrénie. Ça ne marche pas, ça ne se regroupe pas.

## ↑ L'energeia

*Cf. l'ensemble des prises de notes*

Ça remet en question ce qu'on peut entendre dans le terme grec d'**energeia** (pour éviter de parler d'énergie libidinale – ça sent le pétrole ! dit Jean Oury, *cad* trop proche de la thermodynamique)

## ↑ émergence du narcissisme spéculaire

Oury parle d'un « style d'existence » (*je comprends : celui du schizophrène*)...

C'est au niveau de l'energeia qu'il va y avoir possibilité — ce que Beaufret et Heidegger désignent par le terme grec de **synolon** — de regrouper quelque chose et qui va permettre, si ça se passe bien, qu'il puisse y avoir émergence du narcissisme spéculaire — comme chez tout le monde.

**Jean Beaufret**, *Le chemin de Heidegger. Dialogue avec Heidegger IV*, Minuit, 1985, p.15-16-19.

« Parmi les textes dont le regroupement constitue ce que l'on appelle la *Métaphysique* d'Aristote, le livre Z est celui où se trouve pour la première fois explicitement déployée comme question de l'être ( ) la question directrice qui, d'un bout à l'autre, anime l'ensemble du recueil.  
[...]

Dès les premières lignes de ce chapitre, Aristote, fidèle à sa manière, commence par rassembler divers avis sur la question.

L'*ousia* nous dit-il, apparaît, sinon de beaucoup de manières, du moins selon les quatre titres suivant comme : ce qu'était être (*to ti hen eninai*), l'universel (*to katholou*), le genre (*to genos*) et, en quatrième lieu, le sujet (*to hypokeimenon*).

[...]

Cette quadripartition est presque aussitôt suivie par une tripartition qui, dans « ce qui est tel » ( ), fait apparaître les trois moments de la matière (hylé), de la forme (morphé) et du composé des deux (synolon). Suivent trois exemples destinés à éclairer les termes et la remarque que, dans ce tiercé, le premier rang revient à la forme.

Mais comment convient-il d'entendre « ce qui est tel » ? C'est là que commence l'énigme.

Une tradition vieille d'au moins sept siècles, puisqu'elle remonte au moins à saint Thomas, consiste à interpréter « ce qui est tel » comme renvoyant au *sujet*, dernier nommé de la quadripartition.

Il faut attendre l'année 1965 pour que cette lecture « classique » soit pour la première fois examinée d'un regard critique. Telle est l'innovation radicale qu'apporte l'étude de Rudolf Boehm, *Das Grundlegende une das Wesentliche* (Martunus Nijhoff, Den Haag).

, nous dit Boehm, n'a pas pour antécédent *hypokeimenon*, mais bel et bien *ousia*. [...] La tripartition de Z 3 ne serait nullement, en dépit de la tradition, la subdivision du quatrième terme de la quadripartition qui la précède, mais la reprise de la question même de l'*ousia*.

[...]

La question est [...] bien celle du rapport exact de la tripartition à la quadripartition qui la précède et Rudolf Boehm a on ne peut plus raison de dire de celle-là qu'elle n'est nullement la subdivision du quatrième terme de celle-ci, mais se rapporte comme elle à l'*ousia* elle-même. Le rapport des deux est donc un rapport entre deux rapports, chacun regardant à l'*ousia* à sa guise, au sens où *médical* est le terme unique où regardent séparément aussi bien celui qui est une sommité médicale que le régime qu'il prescrit et le malade qu'il traite. Tous regardent, bien que diversement, du même côté, qui est celui de la santé. D'où entre eux un apparentement qui n'a rien de synonymique, et c'est en ce sens qu'être se dit en modes multiples. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que ce qui est apparent dans un cas soit dans l'autre inapparent. Dans une certaine optique qui est celle du *katégoreisthai*, rien n'est plus phénoménologiquement apparent, comme détermination de l'*ousia*, que l'*hypokeimenon*, de qui tout est dit sans qu'il puisse à son tour être dit d'autre chose. Mais, dans l'optique de la poésis, celle par exemple du céramiste, il n'y a plus d'*hypokeimenon* en ce sens. Ce qui est sous-jacent, c'est tout au plus l'argile qui demeure en effet sous-jacente

au vase, lui-même entendu à partir de l'*eidos* qui le distingue d'un plat, par exemple, ou d'autre chose qui puisse provenir de l'argile grâce à la merveille du mouvement. Et c'est ainsi que, dans l'optique du céramiste, le « sujet » est inapparent sauf s'il se réduit à l'argile qui, la préséance de l'*hypokeimenon* étant maintenue, serait une définition suffisante du vase ou du plat, ce qui est proprement absurde. Mais l'inapparence de l'*hypokeimenon* ne tient pas tant à l'indétermination finale de la matière, quand on cherche à creuser le concept, qu'à ceci que le *synolon* n'est pas d'abord un *hypokeimenon* qui deviendrait *synolon* par l'adjonction d'un surcroît, mais autre chose qui sort de l'argile, apte elle-même à « prendre » un certain *eidos* (Phys., I, 191 a 11) si le mouvement et « d'où le mouvement » se mettent de la partie. En d'autres termes, la production céramique d'une vase ou d'un plat, comme la production menuisière d'un coffre ou d'un gouvernail, est irréductible à la « logique » qui ne connaît de l'être que la détermination prédicative de l'étant avec, en tête, ce dont ( ) détermination prédicative il y a, à savoir le sujet. »

Mais il y a quelque chose de plus lointain que le narcissisme spéculaire.

Quand ça va pas, c'est pas seulement parce qu'on a mal dormi (quand on a une sale gueule dans la glace, le matin). Ça va pas, mais où ça ?

Ce qui ne relève pas simplement de nos histoires personnelles mais plus lointain, de l'ordre du narcissisme originaire.

**Jean Oury** dit qu'il semble qu'on entre dans un domaine psychotique.

Il n'y a pas que les psychanalystes qui en parlent bien.

Il cite, à nouveau, un type à la fois « salaud et remarquable », qui détestait les psychanalystes, et qui a fait une description magnifique des dépressions. Ce qui dit **Kurt Schneider** n'est pas contradictoire avec ce qu'apportent, sur un autre plan, **Gisela Pankow**, et aussi **Jacques Lacan**, et ce qui se dit dans le mouvement de **psychothérapie institutionnelle**.

Jean Oury mentionne également la notion d'*Hintergrundreaktion*.

**Kurt Schneider, *Les personnalités psychopathiques* (1950)  
Puf, 1955, p. 76-78**

« Le dépressif est souvent difficile à reconnaître. Le dépressif peut avoir l'allure d'un hyperthymique, mais la réciproque n'est pas vraie. Le dépressif n'est pas toujours d'un extérieur spécialement tranquille et oppressé mais il s'élève parfois lui-même, suivant sa sorte d' "angoisse" ou de "fuite des idées", à la sérénité et à l'activité, dans lesquelles il n'est pas à l'aise. On pense au distique : *Les plaisants* de Hölderlin : "Vous jouez et vous plaisantez toujours ? Vous pouvez, mes amis ! Cela me fend le cœur, car seuls le peuvent les désespérés." D'autres dépressifs sont de fond en comble des hommes de devoir à l'infatigable sévérité. Mais aucun succès ne les réjouit et tout délassément porte en soi le danger d'irruption de l'ombre volée. Hellpach parle une fois sous le nom d' "Amphithymie" de caractères apparentés. Il s'agit d'individus actifs qui font beaucoup et qui parlent beaucoup, à l'humeur fondamentalement insatisfaite de la vie, qui doutent de leur efficacité et ruminent sur le qu'en dira-t-on. [...]

Une analyse plus profonde des individus dépressifs trouve avant tout les types suivants : Il y a d'abord le dépressif mélancolique déclaré, que Kretschmer décrit comme type 'sombre' parmi les cyclothymes. Ces individus sont tendres, bons, sensibles [...] et pourtant hésitants et sans courage devant les tâches et les événements inaccoutumés.

D'autres dépressifs sont des dépressifs plus moroses. Ils sont froids et égoïstes, grognons et rageurs, irritables et ronchonneurs, voire pervers et méchants [...] Des caractères semblables ont été décrits pour Kraepelin comme "disposition irritable", par Bleuler comme "dérèglement d'humeur excitable". Ce sont les 'toujours mécontents et toujours blessés' d'Aschaffenburg. »

**Kurt Schneider, *Psychopathologie clinique* (1973), Louvain, Paris,  
ed. Nauwelaerts, Librairie Maloine-éditeur, 1986, p. 44-45-46.  
[http://fr.wikipedia.org/wiki/Kurt\\_Schneider](http://fr.wikipedia.org/wiki/Kurt_Schneider)**

« Le "fond psychique" (Untergrund) de la réaction à l'événement vécu est très important : *il n'est pas vécu, et ne motive pas la réaction, mais il agit d'une manière purement causale.* D'autres événements peuvent influencer ce "fond" et, par là, la force de la réaction ; agissent ainsi le moment de la journée, le temps, l'humeur vitale, de même que le sentiment de bien-être corporel, le sommeil, la satiété, plus encore des stimulants de toute nature, et aussi la musique. [...]

Mais le "fond" sur lequel agit l'événement se modifie souvent *sans l'intervention des causes aussi apparentes.* Ce n'est pas en se référant aux lois de la pensée rationnelle que l'on comprend l'influence des événements vécus sur l'affectivité. [...]

La nature même du "fond" échappe à l'expérience ; elle est une question purement philosophique. Pour nous, le "fond psychique" est simplement un concept-limite. Nous le concevons donc comme une limite au-delà de laquelle aucune expérience ne peut s'étendre, quelque chose que l'on ne peut donc simplement considérer comme corporel, mais qui ne peut non plus être expliqué par la psychologie. Il s'agit donc de quelque chose de tout autre que l'inconscient de la psychanalyse. [...]

*Lorsque nous parlons ici, sans autre précision, de "fonds psychique" ou de "dépression fondamentale", nous pensons toujours aux fluctuations de l'humeur de la vie normale et psychopathique.* Seul cet emploi du concept "fond" rend possible la distinction entre la dépression fondamentale et la dépression cyclothymique. Les dysthymies psychologiquement autonomes qui surviennent chez les cyclothymes, les schizophrènes, les épileptiques, les malades qui ont des lésions cérébrales de tout genre reposent aussi sur un "fond psychique" extraconscient. Comme le "fond" lui-même est un concept-limite et qu'il ne peut devenir un objet d'investigation, il est oiseux d'imaginer ce qui s'y passe en détail et quelles subdivisions il y a lieu d'accepter. Dans de telles investigations, on ne dispose donc que de la *manière dont sont vécues* les dysthymies et on ne peut, à leur sujet, que montrer les différences qui les séparent ou, au moins, qu'essayer de le faire.

Malgré l'intervention permanente du "fond", la vie psychique est traversée de réactions intelligibles aux événements vécus ; ce sont elles qui conditionnent, dans une large mesure, l'humeur psychique. Mais, avant tout, ce sont les événements à forte charge émotionnelle qui déterminent l'humeur. Quand aucune émotion violente ne survient, l'humeur, à moins qu'elle ne soit profondément indifférente ou si elle est, malgré une coloration déterminée, sans contenu dominant, l'humeur est conditionnée par des thèmes de pensée autonomes, par des souvenirs et par des pensées imaginaires qui anticipent l'avenir (comme les inquiétudes, comme l'avant-goût d'une joie). Ceux-ci ont souvent, sans aucun motif compréhensible, une valeur affective fort diverse. Le "fond psychique" détermine la tonalité affective moyenne.



De ce “fond” non-vécu et qui échappe à l'expérience, il faut distinguer l'*arrière-plan* (Hintergrund) vécu de maintes réactions à un événement vécu. Une *réaction médiate* (Hintergrundreaktion) simple serait la suivante : quelqu'un reçoit, le matin, une lettre dont le contenu le chagrine ; bien qu'il n'y pense plus pendant toute la journée, il reste dans un état de tension sourde ; dans les heures qui suivent, se produit ce qui, un autre jour, n'aurait pas été la cause d'une réaction affective appréciable : mais, sur l'arrière-plan de l'impression antérieure, s'ensuit maintenant une réaction violente, qui est le plus souvent une réaction d'irritation qu'une réaction de tristesse. Parce qu'il en est ainsi, et aussi à cause de la fugacité de la réaction, on peut à peine parler de dépression médiate réelle. Une autre réaction médiate serait celle-ci : quelqu'un, pendant son jour de migraine, réagit anormalement fort à un excitant sans importance en soi, ou bien, après un ébranlement psychique, il subsiste une période de tension avec une tendance, généralement augmentée ou renforcée, aux réactions dépressives. L'arrière-plan peut être motivé, comme les exemples le montrent, ou avoir une cause nettement corporelle. Mais il peut aussi avoir sa source dans ce fond psychique non-vécu ; par exemple : sans aucune cause évidente, quelqu'un a son mauvais jour pendant lequel il réagit à des vécus qui l'eussent laissé indifférent un autre jour. On ne doit pas trop étendre le concept de réaction médiate. Appartient à ce concept le fait qu'un *événement vécu* — même si sur le moment on ne s'en souvient plus — influence la réaction à un *autre* événement vécu. Celui-ci peut renforcer ou affaiblir la réaction.»

...

Jean Oury va passer le micro à Michel Balat afin qu'il parle un peu autour de la question du zéro absolu :

...

Ça fait longtemps que l'histoire du zéro me travaille. Comme tu dis, en '86, il y avait... j'avais écrit quelque chose là-dessus...

J'avais été frappé, surtout dans les travail avec des enfants, je crois au CE1. Je travaillais à l'époque avec un prof d'École normale, on allait dans les classes. Et j'avais trouvé quelque chose d'extraordinaire, c'est que, un jour où l'institutrice présentait les prémisses de la soustraction, j'avais été stupéfait lorsque... elle a dit : Bon ! Et maintenant, vous connaissez l'addition, maintenant voilà ce qu'est la soustraction ! Et elle avait dit : le signe de la soustraction, c'est le signe « moins ».

Et je me souviens des cris d'enthousiasme des enfants au moment où ça c'était passé... Enthousiasme ! Franchement pour une petite barre comme ça, je trouvais ça tout à fait étonnant, et donc, il me semblait que ça recélait quelque chose de... d'énorme ! Cette histoire-là... Alors ! ... Il y en a qui disent : Oui ! Je le savais déjà ! Ça, ce sont quand même des choses intéressantes parce que c'est ce qu'on entend dans nos pratiques ! Hein !

La question du zéro s'est posée dans ce registre-là... à partir, quand même, d'un livre que j'avais lu, qui est un livre un peu de vulgarisation sur la question de la numérisation mais qui est très bien fait, bien foutu, de Georges Ifrah... c'est très connu !

J'avais été frappé de voir le temps que l'humanité avait mis pour arriver à construire le zéro ! C'est absolument incroyable !

Et, à Babylone, les prêtres — c'est sans doute à cause de ça que ça marchait pas — les prêtres avaient commencé à inventer le zéro, mais sur le plan de l'écriture, ils avaient fait une erreur : c'est-à-dire que, bon !... je vous donne pas le détail, bien que le détail compte beaucoup pour arriver à accéder à cette histoire-là ! C'est là un peu le problème, quand même !

M'enfin, disons, pour aller vite : ils avaient pris une notation qui n'allait pas bien. C'est des choses qu'on trouve, que LACAN avait relevé sur la question des dérivées, des intégrales, avec la différence entre LEIBNIZ et NEWTON. C'est évidemment Newton qui avait trouvé depuis longtemps cette chose-là bien avant Leibniz, mais on se sert des notations de Leibniz. Parce qu'en mathématiques, c'est tout à fait essentiel.

La notation, c'est... alors, des fois, ce que PEIRCE appelle « icônique »... C'est-à-dire que, à ce moment-là, ça suggère parfaitement la chose-même qui est en question.

**Donc, ils n'avaient pas trouvé un bon système de notation.**

En gros, à l'époque Maya au IV<sup>e</sup> siècle après Jésus-Christ... là, je vous parle ... — les premiers temps, c'était, je sais plus, autour de 600 avant Jésus-Christ, — Les Mayas, aussi, qui font une erreur, toujours liée... là, c'est plus explicitable, à la religion des prêtres. Parce que, à ce moment-là, ils avaient comme base 20 ... puis 400... puis en principe... 8000 ... au lieu de 10, 100, 1000.

Seulement, 400, ça n'allait pas, parce que c'était proche du nombre de jours de l'année et alors ils ont décidé de mettre 360. Alors, ils ont tout foutu en l'air ! Ils avaient toujours le zéro à part que ça n'avait pas le même usage que le zéro que nous connaissons et qui est un zéro parfaitement opératoire puisque on peut faire... des additions, des choses comme ça.

Alors, l'idée fondamentale ... Voyez, j'ai essayé de faire bref, mais c'est difficile... l'idée fondamentale c'est la suivante : c'est le moment où on passe de ... vous savez, il y avait des abaqués, une espèce de tables avec des colonnes qui étaient tracées, et sur laquelle on mettait des jetons : la première colonne était censée représenter celle des unités, la seconde, celle des dizaines, la troisième, celle de centaines, etc... Avec les jeux de jetons, on pouvait représenter n'importe quel nombre mais on pouvait aussi les additionner. Moyennant le fait que quand on rajoutait... des pions... lorsqu'il y en avait dix dans une colonne, on en mettait un dans la colonne de gauche. Voilà. C'est un système. C'est très pratique et très utile qui servait... de toute éternité ! Enfin, depuis... 3000 ans avant Jésus-Christ.

Alors, le passage à la numération et au zéro, c'est la chose suivante : c'est... on s'abstrait ! On abstrait la matière-même là... de l'abaque, on en garde ce que l'on pourrait appeler la « structure » et on va considérer que maintenant on va lire tout ce qui va se passer comme nombre à l'aune de cette structure de l'abaque. Quand vous écrivez 1 236, eh bien vous avez :

6, c'est la colonne des unités,  
30, c'est la colonne des dizaines, etc...

Simplement, la grosse différence...

— Vous voyez, c'est le passage de quelque chose du purement matériel, pratique, manipulable à quelque chose qui va pouvoir être du niveau conceptuel —

Seulement, la grosse différence, c'est qu'il faut représenter la colonne où il n'y a *rien* ! Où il

n'y a pas de jetons ! Question qui ne se posait pas jusque-là dans... ni pour les abaqués, ni dans les systèmes de numération... et c'est là qu'est toute la question...

Il fallait créer quelque chose qui soit une **représentation de la colonne vide**. Et c'est donc le zéro qui est arrivé... bon, dans des conditions complexes... Par exemple, dans le langage, quand il y avait plusieurs zéros dans le même nombre, ils portaient des noms différents, etc..., mais, en somme, on est resté sur le zéro que nous connaissons depuis toujours. Et qui, quand même, par des dérivations très intéressantes, a donné, d'une part, la racine, le nom « zéro », ça vient de « vide » « sifr » et ce mot, *sifr*, a dérivé, en passant par l'Espagne, en « chiffre » et, en passant par l'Italie, « zephirum » « zéro ». Le même nombre, en passant par des endroits différents, s'est chargé de significations différentes, ce qui fait que, à bout du compte, quand on dit « zéro » et « chiffre », c'est la même chose. Donc, c'est le chiffrage.

Quand même ! il y a quelque chose dans cette nouvelle rencontre du zéro avec lui-même, il y a cette espèce de chiffrage. Alors, bon...

Il faut savoir aussi, que le zéro ne s'est pas imposé du tout à partir du IV<sup>e</sup> siècle. Il a fallu attendre quasiment le XV<sup>e</sup>, XVI<sup>e</sup> siècle pour que les mathématiciens, même les comptables, acceptent de reconnaître la *pratique* des chiffres. Jusque là, tout le monde avait ses abaqués. C'était plus sûr ! ... C'est énorme là ! On sent qu'il y a une puissance là... plusieurs siècles pendant lesquels le zéro a été nié dans sa... dans sa puissance de représentation. Voilà.

Alors, le... Jusque là, l'idée-même de représenter « rien » comme quelque chose de l'ordre du nombre, c'était pas pensable. Personne ne pouvait penser ça. Quand on lit Aristote et tout ce monde-là, c'était [*inaudible*] qu'ils étaient, quand même ! Ils pensaient pas à... rien...

Les Stoïciens !, ... Le vide... toutes les questions qu'ils se posaient — extraordinaires — sur le vide, on peut dire que jamais pour eux la question, si je puis dire, du *numérique*, pouvait être convoquée dans ces moments-là ! De telle manière qu'on peut penser — or, c'est une question qui a tracassé l'humanité tout le temps !... Aristote, avec les *infini*, *actuel*, *potentiel*, tous ces machins-là... j'exagère... mais c'est quand même quelque chose d'énorme ! Et ils n'avaient pas à leur disposition cette idée-là.

Et c'est là, il me semble, que la question du zéro arrive et provoque une révolution fondamentale dans la pensée parce que il fait arriver quelque chose qui ... **va faire rentrer**

**toutes ces catégories... le « rien », le « vide », le « manque », toutes ces choses-là, dans la dimension du « numérique »... donc du « pensable »... donc du « pensable »...**  
Et, alors...

La création même du zéro, il me semble que, comme la **création de tout symbole dans l'histoire de l'humanité**, c'est quelque chose qui laisse une trace indélébile dans le symbole lui-même. Et que, d'une certaine façon, on peut dire que: Voilà !... une chose du zéro qui est sans doute très importante, c'est que en tant que symbole arrivant et transformant les conditions mêmes de pensées de tout un tas de choses extraordinairement importantes comme le « vide », le « rien », etc... eh bien, à ce moment-là, on peut dire qu'il y a **quelque chose qui reste... qui n'a pas « prise » par rapport au temps**. C'est pour ça qu'il me semble que là on est dans quelque chose qui est du **hors-temps** et qui plus est, au moment où ça arrive, on ne peut plus penser le monde comme avant. Ce qui signifie que là, il y a un remodelage complet du monde qui fait que... n'essayons même pas... je me demande même si l'avant est pensable... d'une certaine façon...

Et puis, là-dessus, il y a le zéro, qui est dans une autre dimension, qui est la dimension, cette fois-ci, du « comptant », du +1, du successeur, de l'origine... tout ce qui est successeur... Et là, on est dans un autre monde, et là, c'est le « zéro relatif », c'est celui qu'on connaît bien... Mais le zéro absolu, c'est celui qui garde, à mon sens, **la trace de son irruption dans le monde symbolique**.

Et au fond, ça pose quand même cette question-là, c'est... la **fabrication des symboles**... La fabrication d'un symbole — et c'est là que je rejoins l'histoire de l'embarras... et toutes ces choses-là.

Par ce que au bout du compte on se dit : Mais voilà ! Là, il y a quelque chose devant quoi on est ... en attente, en même temps une attente anxieuse, angoissée... et il va bien falloir produire quelque chose qui va transformer les conditions mêmes de mon monde... parce que ... c'est pas n'importe quel concept !

Bon ! J'avais essayé de sémiotiser tout ça avec les concepts de « signe » de Peirce, tout ça...

*Jean Oury*

C'est bien... et ça justifie un peu, et puis c'est tout, on arrête là, les rapports entre... ce que dit Lacan du zéro absolu et du désir, du désir inconscient

*Michel Balat*

Tout à fait...

*Jean Oury*

C'est ça que je voulais... Il faudra reprendre ça très en détail... eh bien voilà...

Jean OURY *Le hors-temps*/février 2010 (6)

## Sur (et avec) August Ferdinand Möbius

Extraits de  
**La topologie algébrique des origines à Poincaré,**  
par **Jean-Claude Pont, PUF, 1974**

« Le mot topologie, créé en 1836 par Listing, n'a guère été utilisé avant 1920. Précédemment, on lui préférait l'expression *analysis situs*. (p. 1)

Intuitivement, une transformation topologique d'une figure est une transformation qui se fait sans déchirure ni recouvrement. Ainsi, gonfler une chambre à air c'est la déformer topologiquement, au moins dans la période qui précède l'éclatement. De même lorsqu'on tire sur un fil élastique, quelle que soit d'ailleurs sa forme finale. Deux figures, images l'une de l'autre par une telle transformation, sont homéomorphes ou topologiquement équivalentes. Aussi a-t-on pu dire, non sans humour, qu'un topologiste est un mathématicien qui ne sait pas distinguer une bouée de sauvetage d'une tasse de café.

En libérant notre définition de son aspect intuitif, on obtient ceci : une transformation topologique, ou homéomorphique, est une bijection continue dans les deux sens. Quant à la topologie, elle est cette partie des mathématiques qui traite des propriétés des figures se conservant par des transformations topologiques. [...]

Bien qu'on ne le trouve nulle part écrit, les figures étudiées par les mathématiciens de la période qui nous occupe sont toujours supposées triangulables, c'est-à-dire qu'on peut les recouvrir par un nombre fini ou infini dénombrable de segments, de triangles, de tétraèdres, etc. Ces figures se prêtent donc par nature à une décomposition polyédrale, qui à son tour est représentable par un schéma, dont l'étude combinatoire permet d'analyser, au point de vue topologique, la figure qui le définit. [...]

Prenant pour réflexion la fonction continue, qu'elle rapporte aux concepts de voisinages ouverts et fermés, la topologie générale prend rapidement ses distances à l'égard du modèle que lui fournit l'espace euclidien, pour s'élever à un haut degré de généralité en raisonnant sur des ensembles quelconques, dont des parties convenablement choisies sont considérées *a priori* comme des ensembles ouverts. » (Avant-propos, p. 1-2)

« Möbius a défini l'homéomorphisme, pris en considération et résolu pour la première fois le problème de la classification des lignes et des surfaces (bilatérales), closes ou non, déterminé un invariant topologique : leur ordre de connexion, et ceci par une voie originale, montré l'existence d'une relation entre ce nombre et la caractéristique d'Euler, abordé le problème de l'homéomorphisme entre corps de l'espace, introduit rigoureusement, et de l'intérieur, les surfaces unilatérales. Si Euler, Listing, Riemann et d'autres ont donné des béquilles à la topologie, Möbius lui a donné des ailes.

[...]

A quelques pas de là dans l'espace et dans le temps (Brno, 1865), le moine Johann Mendel découvrait les lois fondamentales de l'hérédité. » (Pont, p. 111)

\*

### Lettre de Möbius à Gauss, 2 février 1847

« D'après ce que m'a dit W. Weber, vous envisagez depuis plusieurs années un ouvrage traitant de tous les enlacements possibles d'un fil, ceci comme introduction ou comme préparation à la théorie des courants électriques et magnétiques. Ne peut-on pas espérer la parution prochaine de ce traité ? L'accomplissement de ce vœu me comblerait, comme d'ailleurs il comblerait d'autres personnes. » (Möbius, p.36)

### (Sur la corrélation élémentaire)

« Deux figures seront dites en corrélation élémentaire, lorsqu'à tout élément infiniment petit de l'une correspond un élément infiniment petit de l'autre, de telle manière qu'à deux éléments qui se touchent dans la première correspondent deux éléments qui se touchent dans la seconde; ou aussi : deux figures sont en corrélation élémentaire, lorsqu'à tout point de l'une correspond un point de l'autre, de telle manière qu'à deux points infiniment voisins correspondent toujours deux points infiniment voisins. Dès lors, une ligne ne peut être en corrélation élémentaire qu'avec une ligne, une surface avec une surface et un corps spatial avec un corps spatial. » (Möbius, p. 90)

« Si par exemple nous imaginons une surface de sphère parfaitement flexible et élastique, toutes les formes possibles dans lesquelles on peut la mettre en flexion et expansion (sans la déchirer), seront corrélatives entre elles. La surface de chaque polyèdre eulérien est corrélatrice à une surface de sphère. Au contraire, une surface de sphère et la surface annulaire du paragraphe 41 (tore) ne sont point corrélatrices entre elles. Il n'est pas possible de figurer la surface de la terre sur une surface annulaire de manière que 2 à 2 points différents de l'une surface répondent à deux points différents de l'autre (*sic*). » (Möbius, p. 91)

### (Définition d'une forme primitive)

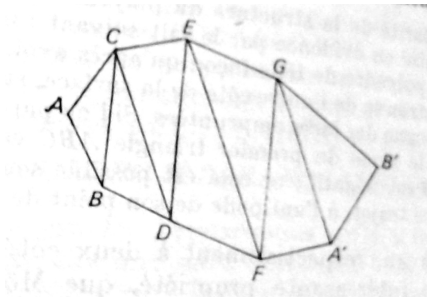
« Deux surfaces qui sont en c.e. avec une troisième surface peuvent visiblement être mises en c.e. entre elles. Comme, d'autre part, chaque union est en c.e. avec une surface plane limitée par une courbe fermée, les unions seront également en c.e. entre elles. La même argumentation s'applique aux binions et aux ternions.

Plus généralement, lorsqu'une surface limitée par une ou plusieurs courbes fermées ne se recoupant pas elles-mêmes est en c.e. avec une surface plane limitée par le même nombre de contours, on l'appellera forme primitive de

première, de deuxième, etc. de  $n$  (e) classe, selon le nombre de courbes qui en forment la frontière vaut  $1, 2, \dots, n$ . » (**Möbius**, p. 95)

### (Recherche d'un modèle simple de surface à un seul côté)

« On peut se faire une idée très claire de la grande diversité des zones de ce genre à l'aide d'une feuille de papier coupée en forme de rectangle  $ABB'A'$ . Plions d'abord cette feuille de façon que  $AB$  reste constamment parallèle à lui-même, jusqu'à ce que  $A$  se confonde avec  $A'$  et  $B$  avec  $B'$ ; on obtient une zone à deux côtés ayant comme frontière les arêtes circulaires  $AA'$  et  $BB'$ . En second lieu, on amène  $A$  en coïncidence avec  $B'$  et  $B$  avec  $A'$  en tenant le segment  $AB$  fixe et en faisant subir à  $A'B'$  une rotation de  $180$  degrés. Cette surface a une seule frontière et un seul côté, car on peut la peindre entièrement sans traverser la frontière. » (**Möbius**, p. 108)



« Soit  $n$  points  $A, B, C, D, \dots, M., N.$  formant la suite périodique...  $MNABCD\dots$ , qui détermine une zone composée de  $n$  triangles  $ABC, BCD, \dots, MNA, NAB$ .

Coupons cette dernière le long de l'arête  $AB$  et étendons la figure obtenue sur un plan, de manière à avoir une suite de  $n$  triangles. Comme les points  $A$  et  $B$  appartiennent aussi bien au premier triangle qu'au dernier, nous représenterons les extrémités de celui-ci par  $A'$  et  $B'$  (fig. 20). Les  $n$  triangles formeront alors un polygone à  $n + 2$  arêtes, dont la suite des sommets sera  $AB, \dots, B'A'$ ... lorsque  $n$  est pair, et  $AB\dots A'B'$ ... dans le cas contraire.

A partir de ce polygone, on reconstitue la zone initiale en faisant coïncider  $A$  avec  $A'$  et  $B$  avec  $B'$ . De cette façon, lorsque  $n$  est pair, le périmètre de la zone est constitué par deux polygones disjoints ayant  $\frac{1}{2} n$  côtés chacun, tandis que, lorsque  $n$  est impair, la zone est limitée par un polygone à  $n$  côtés. » (**Möbius**, p.108-109)

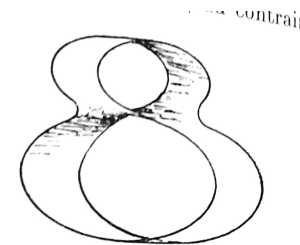
« Lorsque  $n$  est pair,  $A$  et  $A'$  se trouvent sur la même ligne et il n'y a pas de torsion. Lorsque  $n$  est impair,  $A$  et  $A'$  ne se trouvent pas sur la même ligne et il y

a torsion. » (Pont, p. 109)

« On peut penser que le ruban de Möbius qui apparaît dans le même contexte chez nos deux auteurs, remonte à Gauss.

Pour conclure, disons que même si Listing est prioritaire, aussi bien par la date de sa découverte que par celle de sa publication, il est légitime de donner à cette surface le nom de ruban de Möbius.

Pour Listing, c'était uniquement une forme secondaire, faisant exception à celles qu'il étudiait, et juxtaposée mais non intégrée à son étude. Pour Möbius, au contraire, le ruban dont



il a l'honneur de porter le nom est un élément nécessaire, indispensable. Möbius n'a pas essayé de situer ses surfaces unilatérales dans le cadre de la classification de 1863. On le regrettera d'autant plus que notre auteur avait conscience de ce problème, comme l'attestent les passages suivants, tirés du mémoire présenté pour le Grand Prix<sup>6</sup> :

« Parce qu'enfin chaque forme primitive est en corrélation élémentaire avec une surface plan et qu'elle a par conséquent, de même qu'une telle surface, 2 côtés différents, il faut aussi que chaque surface fermée décomposable en formes primitives ait 2 côtés. Donc une surface fermée unilatérale ne peut être décomposée en 2 formes primitives et en conséquence elle ne peut être comprise dans les surfaces fermées qu'on a classifiées maintenant" (sic) (§ 57, p. 91). »(Pont, **Möbius**, p. 110)

<sup>6</sup> « Dans sa séance du 8 février 1858, l'Académie des sciences de Paris mit au concours, pour son Grand Prix de Mathématiques de 1861, la question suivante : *Perfectionner, en quelque point important, la théorie géométrique des polyèdres*. August Ferdinand Möbius, alors âgé de 68 ans, se décide à concourir. [...] L'Académie reçoit 8 mémoires, parmi lesquels celui de Möbius, dont le français très approximatif rendait la compréhension difficile. Ce travail, intitulé *Mémoire sur les polyèdres*, et portant la mention « Tentasse juvat » (Ce qui compte, c'est d'avoir essayé !), comprend 100 pages réparties en 62 paragraphes. » (Pont, p.88)

## Spirales

### Le hors-temps

17 février 2010

*La Panne*

#### [Le hors-temps]

##### [Explorer le zéro absolu]

↑ Chez Jacques **Lacan**

- Une ligne verticale : zéro absolu | désir | forclusion
- Une ligne horizontale : ou l'on retrouve l'objet (a)

- ▶ La logique discordantiale
- ▶ La logique de Peano
- ▶ Le potentiel

→ « L'avant ne vient qu'après »

##### [Ne rien préparer pour parler : repartir à zéro]

↑ Erwin **Straus** : Les « axiomes de la quotidienneté »

↑ Jacques **Lacan** : Le triangle des 3 S

↑ August Ferdinand **Möbius** : La bande

▶ « Tu n'iras pas plus loin que là où tu en es »

↑ Jacques **Lacan** : La « passe »

##### [Repartir à zéro : la rencontre]

↑ tuchè, tugkanon, lekton

↗ Johannes **Lohmann**

↗ Jacques **Lacan** : **La matrice à 9 cases**

↗ Jean **Oury** : **L'angoisse — l'embarras**

↑ **Le paradoxe absolu**

↗ Søren **Kierkegaard**

- **Le sérieux**
- **L'angoisse**

↑ **Distinguer: passage à l'acte et acting out** (Jacques **Lacan**)

↑ **La scène du fantasme**

↑ **Le concept de transfert : opérateur logique de la scène du fantasme**

↗ Gisela **Pankow**, Les greffes de transfert

↗ Michel **Balat**, Pierre **Delion** : la matrice à 9 cases revisitée avec la sémiotique peircienne.

[« que fais-tu de ton angoisse ? »]

#### [Le hors-temps]

▶ **Le temps** n'enveloppe pas tout

##### [boîte à outils]

↑ **Narcissisme originaire** : Jacques **Schotte**

↗ Processus d'incarnation : Gisela **Pankow**

↗ L'identification primordiale : Sigmund **Freud**

▶ **Remise en questions des habitudes logiques**

##### [boîte à outils]

↑ **Le hors-temps logique** est en rapport avec la structure, le zéro absolu

↑ **L'energeia**

↑ Émergence du **narcissisme spéculaire**

- Le synolon (Jean **Beaufret**)

[Kurt **Schneider**: La notion d'*Hintergrundreaktion*]

Intervention de Michel **Balat** sur le zéro absolu

Textes de Ferdinand August **Möbius** et Jean-Claude **Pont**